son allure; c'est en quelque sorte une personnification de l'homme d'Etat. Le caractère ferme et solide de la peinture fait en outre de ce morceau un des ouvrages les plus remarquables de l'art contemporain.

GRÉVY (Paul-Louis-Jules), général français, frère du précédent, né à Mont-sous-Vaudrey (Jura) le 5 septembre 1820. Sorti de l'Ecole polytechnique en 1843, comme sous-lieutenant élève d'artillerie à l'Ecole d'application de Metz, il fut nommé lieutenant en 1845; capitaine en 1852, il prit part à la campagne de Crimée, où il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur (14 septembre 1855) pour l'intrépidité et l'entrain qu'il montra à Sébastopol. Pendant la guerre d'Italie, il était aide de camp du général Auger, commandant l'artillerie du 2e corps, qui fut blessé mortellement à Solferino. Officier de la Légion d'honneur le 18 septembre 1859, il servit dans l'état-major de l'artillerie de la garde impériale, fut promu chef d'escadron le 3 février 1864 et lieutenant-colonel le 17 août 1870. Après avoir fait partie de l'armée de Châlons, il alla à Sedan. Prisonnier par suite de la capitulation, il réussit à s'échapper de Pont-à-Mousson le 11 septembre et à gagner Paris. Sa conduite pendant le siège fut digne des plus grands éloges. C'est lui qui créa « la théorie de la manœuvre de la pièce de 24 court, de cette même pièce sur laquelle on fondait tant d'espérances pour la grande sortie, qui, malheureusement, aboutit à l'affaire de Champigny ». Après la guerre, il prit part aux opérations de l'armée de Versailles contre la Commune et les services qu'il rendit dans ce second siège de Paris lui valurent la croix de commandeur (24 juin 1871) et le grade de colonel le 17 août suivant. Promu général de brigade le 30 décembre 1875, il commanda en cette qualité l'artillerie du 4e corps, puis à Vincennes la 19e brigade d'artillerie destinée au 19e corps, et le 19 février 1880 il reçut ses étoiles de divisionnaire. Jusqu'au 5 septembre 1885, époque à laquelle il a passé au cadre de réserve, le général Grévy a commandé l'artillerie de la place et des forts de Paris, il a été membre du comité de l'artillerie et est encore aujourd'hui membre du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur. Depuis le 15 août 1880 il siège au Sénat, où il a été nommé par les électeurs du Jura, en remplacement de M. Tamisier. Le général Grévy a été élevé à la dignité de grand officier le 28 décembre 1882 et admis à la retraite le 27 novembre 1885.

* **GRÉVY** (Albert), avocat et homme politique français, frère des précédents, né à Mont-sous-Vaudrey (Jura) le 23 août 1824. — Elu vice-président de la Chambre des députés le 11 février 1879, il fut chargé, par décret du 15 mars suivant, à titre de mission temporaire, des fonctions de gouverneur général civil de l'Algérie. Un autre décret du 6 mars 1880 le maintint à titre définitif dans ces fonctions après qu'il eut donné sa démission de député et qu'il eut été nommé sénateur inamovible : il y avait, en effet, entre la qualité de député et les fonctions de gouverneur général une incompatibilité légale qui n'existait pas à l'égard d'un sénateur. M. Albert Grévy était spécialement chargé d'établir sur le territoire entier de l'Algérie un gouvernement civil, de faire disparaître de la colonie le dualisme administratif, qui nuisait à ses progrès en la partageant entre l'autorité militaire et l'autorité civile. L'élément militaire ne pouvait céder sans quelques résistances; il s'éleva donc de nombreuses difficultés, que M. Albert Grévy fut inhabile à vaincre. Sur d'autres points encore, son administration fut attaquée à la Chambre des députés, et, bien qu'à deux reprises il eût été appelé, en qualité de commissaire du gouvernement, à défendre son œuvre, il ne put avoir raison des critiques. L'hostilité qu'il rencontra autour de lui l'amena, le 4 novembre 1881, à donner sa démission.

** **GREY-ET-RIPON** (George-Frédéric-Samuel ROBINSON, vicomte GODERICH, baron GRANTHAM, comte DE), homme d'Etat anglais, né le 24 octobre 1827. — Envoyé, au commencement de 1871, à Washington, comme président de la haute commission nommée par l'Angleterre, il prit, après de longs pourparlers avec les commissaires américains, une très grande part à la conclusion du traité de Washington, en mai 1871. En reconnaissance de ces services, il reçut le titre de marquis de RIPON (juin 1871). En 1880, lors de la formation du second ministère Gladstone, il fut nommé vice-roi des Indes, poste qu'il conserva jusqu'en 1884. Enfin, il fut premier lord de l'amirauté dans le cabinet Gladstone, de février à juillet 1886.

GREY-OOZE s. m. (gré-ou-ze — de l'angl. *grey*, brun; *ooze*, limon). Géol. Dépôt en partie calcaire, en partie argileux, qui s'étend au fond de l'Océan entre le globigerina-ooze et l'argile.

— **Encycl.** Le *grey ooze*, mélange de globigerina-ooze avec une argile ferrugineuse et manganésifère, se rencontre partout où la profondeur est comprise entre 4.000 mètres et 5.000 mètres. Le calcaire y prédomine dans les parties les moins profondes et disparaît au delà de 5.000 mètres. L'argile paraît provenir d'une transformation de la substance des globigérines et des autres foraminifères au contact des sels dissous ou en suspension dans l'eau de la mer.

GREYSON (Emile), littérateur belge, né à Bruxelles en 1823. Il est devenu directeur de l'enseignement secondaire et supérieur en Belgique. Outre des articles, des poésies, des nouvelles, qui ont paru dans des journaux et des revues, il a publié des romans : *Fiamma Colonna* (Bruxelles, 1858); *les Récits d'un Flamand* (1859); *Sites ardennais*, *le Passeur de Targnon* (1860); *Jacques le charron* (Paris, 1862); *les Magots de Teniers* (Bruxelles, 1863); *En Hollande*, *Juffer Doddje et Juffer Doortje* (1874); *la Maison Ouwewaeter et Huysman* (Bruxelles, 1877); *Bons ou mauvais au choix* (Verviers, 1882); *Aventures en Flandre* (Verviers, 1882).

GRIFFE (Charles-Antoine-Jules), magistrat et homme politique français, né à Thézan (Hérault) le 18 octobre 1825. Après avoir fait son droit à Toulouse, il s'inscrivit au barreau de Béziers en 1870, fut nommé après le 4 septembre président du tribunal civil de Nîmes et devint, en 1871, conseiller général de l'Hérault. Aux élections sénatoriales de ce département, le 30 janvier 1876, il n'obtint que 195 voix sur 420 électeurs; mais il se représenta avec succès au renouvellement triennal du 5 janvier 1879 et fut réélu le 5 janvier 1888. Il siège sur les bancs de la gauche républicaine.

Grignan (LES LETTRES DE Mme DE), par M. Paul Janet (1887, in-18). Le titre de l'ouvrage ferait croire que l'auteur a, par miracle, retrouvé ces fameuses lettres dont tous les lecteurs des *Lettres de Mme de Sévigné* regrettent la perte. Il n'en est rien; ces lettres sont irrémédiablement perdues, et, d'après M. Paul Janet, elles auraient été détruites non pas, comme nous l'avons conjecturé avec la plupart des biographes, par Mme de Simiane ou par le chevalier Perrin, qui en seraient devenus les dépositaires, mais par Mme de Grignan elle-même. « Elles ont été détruites par elle, dit M. Janet, précisément pour éviter la comparaison que l'on aimerait tant à pouvoir faire. La correspondance des deux dames est remplie de cette comparaison, du moins de la part de Mme de Grignan; elle ne cesse de déprécier son propre style et son propre esprit, en les opposant à l'esprit et au style de sa mère. Mme de Grignan paraît avoir compris une des premières le génie de Mme de Sévigné et avoir deviné sa gloire future. Le soin avec lequel elle a conservé les lettres maternelles prouve qu'elle a prévu leur publication; mais, ce qui le prouve encore plus, c'est la disparition de ses propres lettres. Ces lettres étaient restées en la possession de Mme de Sévigné qui, bien sûr, les avait gardées avec un soin jaloux. A sa mort, elles ont dû rentrer entre les mains de sa fille. Pourquoi celle-ci les eût-elle détruites, si elle n'eût prévu la destinée brillante de celles de sa mère et si elle n'eût voulu éviter de paraître à son désavantage dans une si belle société? Amie du grand en toutes choses et sentant bien qu'elle ne serait pas au premier rang, elle ne voulut pas être au second, et ce fut par excès d'amour-propre qu'elle tomba dans cet excès d'humilité. Il y eut là un mauvais calcul. Sans doute Mme de Grignan n'eût pas égalé la gloire de sa mère, mais elle l'eût partagée; elles eussent été inséparables dans la postérité. La comparaison d'ailleurs ne peut être évitée, seulement elle a lieu sans preuves et sans pièces, et la comtesse est condamnée par défaut. »

L'étude de M. Janet porte cependant sur ces lettres qui n'existent pas. Où les a-t-il trouvées? tout simplement dans les lettres de Mme de Sévigné, toute correspondance supposant nécessairement deux auteurs qui se répondent. A l'aide des réponses, des allusions et quelquefois des citations textuelles, il a reconstitué en grande partie ce qu'il pouvait y avoir dans les lettres perdues. C'est un travail ingénieux et intéressant. D'abord, à l'aide de nombreux témoignages, il établit que Mme de Grignan avait tort de se croire un si pauvre écrivain : « Vous écrivez extrêmement bien, lui disait sa mère; personne n'écrit mieux; ne quittez jamais le naturel. — M. de La Rochefoucauld vous mande, lui écrit-elle, encore, que si la lettre que vous avez écrite ne vous paraît pas bonne, c'est que vous ne vous y connaissez pas. » On connaît la lettre célèbre de Mme de Sévigné sur la mort de Turenne; il paraît que Mme de Grignan en avait écrit une, en réponse, qui ne le cédait en rien à celle de sa mère. En reconstituant tout ce qu'il a pu de ces lettres détruites, M. Paul Janet montre que, malgré sa réputation de froideur et d'insensibilité, Mme de Grignan était très rieuse; qu'elle se plaisait à conter des anecdotes, à esquisser des caractères, dont elle excellait à grossir les traits pour les rendre plaisants; qu'elle excellait surtout dans le brillant et la vivacité du récit; que, de plus, tout en faisant ses dévotions, comme il le fallait à cette époque, elle était au fond librepenseuse et, à confesse même, se moquait spirituellement de son confesseur. Bref, au moyen de ses patientes recherches, M. Janet est parvenu à nous donner des lettres de Mme de Grignan une idée aussi complète et aussi juste que s'il les avait véritablement retrouvées.

* **GRIGOROVITCH** (Dmitri-Vassilievitch), romancier russe, né en 1822 dans le gouvernement de Simbirsk. — Ses derniers ouvrages sont : *Tableaux de mœurs modernes : l'Enfant de caoutchouc* (1884); *les Acrobates de la charité* (1885). Grigorovitch est un des auteurs russes qui connaissent le mieux Saint-Pétersbourg; personne n'a peint aussi fidèlement que lui le petit fonctionnaire et le petit bourgeois, tous ceux qui composent le petit monde saint-pétersbourgeois. Il publie encore des nouvelles dans les principales revues russes. Une édition complète de ses œuvres a paru à Saint-Pétersbourg en 1886.

GRIMAUX (Edouard), chimiste français, né à Rochefort-sur-mer en 1835. Elève de Wurtz, docteur en médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris, il est devenu professeur de chimie à l'Ecole polytechnique et à l'Institut agronomique. On doit à ce savant distingué : un mémoire sur le *Hachisch ou chanvre indien* (1865, in-8°); une thèse d'agrégation remarquée, *Equivalents, atomes et molécules* (1866, in-8°) et les trois ouvrages suivants : *Chimie organique élémentaire* (1872 et 1880, in-12); *Chimie inorganique élémentaire* (1874 et 1879, in-12); *Introduction à l'étude de la chimie, théories et notions chimiques* (1884, in-12). M. Grimaux s'est occupé de l'étude chimique de la morphine. Il s'est attaché à produire par voie de synthèse des composés semblables à ceux que fournit la nature vivante, et il a en effet réussi à préparer, d'une part un composé colloïdal analogue aux albuminoïdes et dérivé de l'acide aspartique « Comptes rendus de la Société de Biologie » (16 février 1884), d'autre part un hydrate de carbone directement fermentescible comme le glucose « Comptes rendus de l'Académie des sciences » (1884). Il a collaboré au *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* de Wurtz.

GRIMELUND (Johannès-Martin), peintre norvégien, né à Christiania le 15 mars 1842. Son père, évêque de Drontheim, grand aumônier du roi de Suède, le destina à la carrière ecclésiastique; mais aussitôt qu'il se fut fait recevoir docteur en théologie, M. Grimelund renonça à la prédication évangélique pour s'adonner à l'art; il eut pour maître Hans Gude et vint étudier la peinture à Paris, pensionné par le gouvernement norvégien. En 1876, M. Grimelund a obtenu une médaille à l'Exposition de Philadelphie pour un paysage, *la Forêt de bouleaux;* le *Mexico-Dock*, exposé au Salon de 1884, valut à l'artiste une mention honorable et fut acquis pour le musée de Christiania. M. Grimelund était exempté du jury d'admission après le Salon de 1888, où il avait envoyé *le Port d'Anvers*. Parmi les tableaux les plus remarqués du peintre, citons : *les Graves à Villerville* (1882); *la Vallée du Habillaut à Landemer* (1883); *le Kattendyck à Anvers* (1885); *la Tamise à Londres* (1886); *le Vieux Port de Marseille* (1887); *A Fjelbacka* (Suède). — Le beau-fils de M. Grimelund, M. Raoul des SANTOS, secrétaire de la rédaction du « Journal des Artistes », correspondant de divers journaux étrangers, a publié dans la « Nation », l'« Indépendant littéraire » et la « Vie moderne » des nouvelles originales et des études d'art qui témoignent d'une grande sûreté de jugement et d'un sens critique très délicat.

Grimm (MELCHIOR), par M. Edmond Scherer (1886, in-8°). Une nouvelle étude sur l'auteur de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* était rendue nécessaire par l'abondance de documents inédits qui ont été mis au jour depuis 1877, entre autres les *Lettres de Catherine II à Grimm*, publiées par M. Grot, sous les auspices de la Société impériale pour l'histoire de Russie (Saint-Pétersbourg, 1878); les *Lettres de Grimm à l'impératrice Catherine II*, par le même (1885-1887), et aussi une nouvelle édition donnée par M. Maurice Tourneur de la *Correspondance littéraire* (1877-1882, 16 vol. in-8°), où, pour la première fois, ce qui est de Melchior Grimm est soigneusement distingué de ce qui appartient à ses continuateurs. Des seize volumes qui forment la collection, les huit premiers seulement appartiennent à Grimm, et cette distinction capitale n'avait pas encore été faite! Commencée en 1753, elle passait pour avoir été continuée par Grimm en personne, aidé de quelques collaborateurs pour les matières spéciales, jusqu'en 1790; il faut beaucoup en rabattre. Dès 1768, Grimm passait le plus souvent la plume à Diderot et à Mme d'Epinay; à partir de 1773, quittant la France pour l'Allemagne et la Russie, il s'en remit à un jeune Zurichois, son secrétaire, Henri Meister, de le suppléer pendant son absence, et, à son retour dix-huit mois après, lui céda complètement la rédaction, « avec ses charges et bénéfices ».

Sur ces nouvelles données, M. Ed. Scherer a refait et rectifié la biographie de Melchior Grimm, qu'on pourra maintenant juger d'une façon plus complète et plus équitable. Notons en passant une curieuse page sur ces *Correspondances*, imprimées ou manuscrites du XVIIIe siècle, qui précédèrent celle de Grimm ou lui firent concurrence et dont l'histoire est encore à faire; M. Ed. Scherer en donne le canevas. Le peu de liberté de la presse empêchait qu'on fût renseigné directement par les gazettes; aussi beaucoup de princes ou de grands personnages étrangers avaient-ils à Paris un correspondant qui leur transmettait directement les nouvelles politiques, littéraires, musicales et artistiques. Thiriot, par exemple, l'ami de Voltaire, rédigeait une correspondance pour le prince de Prusse, le futur Frédéric II. Après lui, ce fut Baculard d'Arnaud. La Harpe correspondait avec le tsarewitch Paul, et ses lettres forment six volumes. Quant à Grimm, on ne sait qui furent ses premiers souscripteurs; la duchesse de Saxe-Gotha et la landgrave de Hesse reçurent la correspondance seulement en 1754, la reine de Suède en 1756, l'impératrice de Russie à partir de 1763; peu à peu la liste s'étendit, mais Frédéric II fit toujours la sourde oreille : il avait été dégoûté à tout jamais par Thiriot et Baculard.

Dans cette étude, M. Ed. Scherer s'est appliqué à démêler et à mettre en relief les idées de Grimm sur la philosophie, la littérature, l'histoire, le théâtre, les beaux-arts, à en faire voir la suite, à travers tant de volumes et d'impressions changeantes, d'une année à l'autre, et il conclut en ces termes : « Au bout de l'analyse qu'on vient de lire; notre Franco-Allemand se montre assez bien avec son savoir, sa solidité et sa gaucherie; avec la sûreté et aussi les caprices de son goût; une tenue d'opinions passablement conservée au milieu de la succession inévitable des impressions; de l'impartialité et quelques injustices; de la liberté et quelques préjugés; une étendue d'intelligence qui n'exclut pas des côtés d'étroitesse; enfin, et comme note philosophique dominante, la résistance aux penchants dogmatiques du siècle, peu ou point d'illusions sur l'humanité, à une époque où l'on s'en faisait beaucoup. Et tel est l'homme, tel est l'écrivain : plus de solidité que de pureté; à défaut de la finesse, le poids; à défaut de grâce ou d'éloquence, quelque chose qui va au but. Que si l'on demandait ce qu'a été Grimm, en définitive, et ce qui fait que la *Correspondance* n'est pas une vieille gazette, mais une œuvre derrière laquelle on sent un homme, nous répondrions sans hésiter que c'est la fermeté de l'esprit, la sincérité du jugement, l'incorruptibilité de la raison, et, comme il arrive d'ordinaire à la droiture intellectuelle, un certain honnête bonheur d'expression. »

* **GRIMM** (Auguste-Théodore DE), écrivain allemand, né à Stadt-Ilm (grand-duché de Schwarzbourg) le 25 décembre 1805. — Il est mort à Wiesbaden le 28 octobre 1878.

* **GRIMM** (Hermann), écrivain allemand, né à Cassel le 6 janvier 1828. — Il est professeur ordinaire d'histoire de l'art à l'université de Berlin depuis 1873. Parmi ses derniers ouvrages, nous citerons : *la Statue équestre de Théodoric, à Aix-la-Chapelle* (Berlin, 1869), et une série d'*Essais* de critique (1874-1882). Il a épousé la femme de lettres bien connue Gisèle D'ARNIM, fille de Bettina D'ARNIM.

GRIMM, pseudonyme pris par divers écrivains : Amédée Achard, Charles Coligny, Eugène Nyon.

GRIMM (baron), pseudonyme de M. Albert Millaud.

* **GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT** (comte Henri-Julien), littérateur français, né à Vouvant (Vendée) le 11 juillet 1814. — Il est mort en novembre 1885.

GRIMSEL, pseudonyme de M. Henri Rochefort.

* **GRINDÉLIE** s. f. — **Encycl.** Bot. La *grindélie robuste* (*grindelia robusta*), originaire de la Californie, pousse dans des marais salés et porte une grande fleur qui ressemble au soleil jaune vulgaire. On en retire un extrait liquide qui dégage une légère odeur térébenthinée et paraît avoir une action remarquable sur l'élément catarrhal et dyspnéique des affections bronchopulmonaires. On l'administre avec succès à la dose de 2 à 6 grammes contre l'asthme, la bronchite emphysémateuse avec expectoration abondante et la toux de coqueluche persistante des enfants strumeux.

GRIPPECHAIR s. m. (gripp-chèr — mot forgé de *grippe*, ind. présent du vieux verbe *gripper*, prendre, saisir, et de *chair*). Recors :

Monsieur le commissaire, en vous remerciant,
Vous et vos *grippechairs* vous pouvez disparaître.
BOURSAULT.

GRIQUALAND OCCIDENTAL (*Griqualand West*), province de la colonie anglaise du Cap (Afrique australe), ayant pour limites : le fleuve Goriep ou Orange, au S., qui la sépare des provinces de Hope-town et de Victoria-West (pays des Bosjesmans), l'Etat libre d'Orange à l'E., le pays des Bakalaharis au N.-E. et le grand désert de Kalahari au N.-O.; elle est comprise entre 27° 40' et 29° de lat. S., et entre 20° 30' et 23° 40' de long. E. Sa superficie est évaluée à 45.300 kilom. carrés, et sa population à 50.000 âmes. Cette province se divise en trois comtés ou districts : *Kimberley*, *Barkley*, *Hay*. A l'E., le territoire est parcouru par les Mosibbergen, à l'O. par les Langebergen, et au N. par les Kamanibergen. Ses zones orientale et méridionale sont arrosées par l'Orange et ses affluents, la Modder, le Vaal et le Hart; le centre de la contrée n'est sillonné que par des torrents temporaires. Le sol, calcaire ou schisteux, ne se prête à la culture que dans la vallée du Vaal, vallée où se trouvent les « Diamond Fields » ou champs diamantifères, découverts en 1868. L'exportation des pierres

précieuses depuis 1876 a, suivant les évaluations, atteint la valeur d'un milliard. Le commerce du Griqualand avec la seule colonie du Cap se traduit, chaque année, par un chiffre de 60.000.000. La population se compose de Griquas, race mixte de Boers et de Hottentots, parlant le hollandais, de Cafres et de blancs. Les Griquas ou *Baastards* représentent une ancienne tribu établie au sud du fleuve Orange et refoulée au delà du fleuve par les Anglais, vers 1815. Une autre peuplade de Griquas, repoussée par les mêmes envahisseurs, alla se fixer dans la Cafrerie (*Griqualand East*). A la requête du chef Waterboer, le gouverneur du Cap prit possession du Griqualand le 7 novembre 1871, et le fit administrer à titre de territoire; mais le pays annexé fut complètement incorporé à la colonie britannique le 24 janvier 1881.

GRIQUALAND ORIENTAL (*Griqualand East*), province de la colonie anglaise du Cap (Afrique australe), bornée au N. par Natal, dont elle est séparée par l'Omzimkoulou, à l'E. par l'océan Indien, au S. par le Transkei, dont elle est séparée par l'Oumtata, et à l'O. par le Basoutoland; elle est comprise entre 30° et 31° 30' de lat. S., et entre 30° et 32° de long. E. Y compris le Transkei, sa superficie est évaluée à 40.334 kilom. carrés; la population (1887) compte 375.758 personnes, soit 34 habitants par kilom. carré. La chaîne des Drakenbergen, qui forme la limite occidentale de cette colonie, donne naissance à un éventail de rivières dont la principale est le Saint-John, grossi par d'importants affluents. Sur la côte, on trouve le port Shepstone; à l'intérieur du pays, Harding et Kokstad forment les principaux centres de population.

* **GRISART** (Jean-Louis-Victor), architecte français, né à Paris le 28 juillet 1797. — Il est mort dans la même ville le 14 mai 1867.

* **GRISART** (Charles), compositeur français, né en 1842. — Il a fait représenter : aux Bouffes-Parisiens, *le Pont d'Avignon*, opérette-bouffe en trois actes (3 sept. 1878); aux Folies-Dramatiques, *les Poupées de l'infante*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux (1881); à la Gaîté, *le Bossu*, opéra-comique en quatre actes et neuf tableaux, tiré du roman de Paul Féval par MM. Henry Bocage et Armand Liorat (19 mars 1888). C'est la meilleure partition de l'auteur.

* **GRISEBACH** (Auguste-Henri-Rodolphe), naturaliste et voyageur allemand, né à Hanovre le 17 avril 1814. — Il est mort à Gœttingue le 9 mai 1877. Ses derniers ouvrages sont : *la Végétation de la terre d'après sa disposition selon les climats* (Leipzig, 1872, 2 vol.), traduit en français (1875); *Plantæ Lorentzianæ*, sur les plantes de la République Argentine; la partie relative à la géographie botanique dans la *Biographie d'A. de Humboldt* publiée par Bruhns (Leipzig, 1872, 3 vol.); la géographie botanique et la botanique dans le *Guide pour les observations scientifiques en voyage*, publié par Neumeyer (Berlin, 1874); *Recueil de dissertations et de petits écrits sur la géographie botanique* (Leipzig, 1880).

GRISEBACH (Edouard), diplomate et écrivain allemand, fils du précédent, né à Gœttingue le 9 octobre 1845. Successivement attaché d'ambassade à Rome en 1872, à Constantinople en 1873, et chancelier du consulat d'Allemagne à Smyrne en 1874, il est depuis 1881 consul à Saint-Pétersbourg. Comme écrivain, il débuta par un recueil de poésies anonymes : *le Nouveau Tannhaüser* (1869), renfermant des tableaux brûlants de l'amour physique qui furent très remarqués; puis il publia *Tannhaüser à Rome*, sorte de poème qui eut moins de succès; *Rayons lumineux des œuvres de Lichtenberg* (Leipzig, 1871); *la Littérature allemande de 1777 à 1870*, recueil d'études (Stuttgart, 1877); *Kin-ku-ki-kuan*, nouvelle chinoise (1880); etc.

GRISIER-MONTBAZON (Marie-Rose LIVERGNE, dite), actrice française, née à Avignon en 1861. Fille de l'acteur Montbazon et d'une actrice, elle débuta au théâtre à cinq ans. Elle jouait à Lyon des rôles d'opérette lorsqu'elle fut engagée à Paris, aux Bouffes-Parisiens, où elle débuta, le 29 décembre 1880, en obtenant un éclatant succès dans Bettina, de *la Mascotte*. Après avoir joué aux Folies-Dramatiques un rôle dans *Boccace*, elle revint aux Bouffes-Parisiens et se fit applaudir dans *Gillette de Narbonne* (1882); dans Suzette, de *la Dormeuse éveillée* (1884); dans Simone, des *Mousquetaires au couvent*, et dans le nouveau Faublas, du *Chevalier Mignon* (1884). Depuis, elle a joué sur différents théâtres de Paris : aux Nouveautés, *la Cantinière* (1885); *Nos Délégués* (1887); au Châtelet, Anita, des *Aventures de M. de Crac* (1886); aux Folies-Dramatiques, Sylvine, de *Madame Cartouche* (1886); aux Bouffes-Parisiens, Juliette, de *Mam'zelle Crénom* (1888); Chloé, du *Valet de cœur*. — Elle a épousé le fils d'un maître d'escrime bien connu, M. Georges GRISIER, qui surveille les travaux d'imprimerie du journal « la Patrie » et qui signe dans cette feuille sous le pseudonyme de **Dorante**, la chronique théâtrale. Il a donné en collaboration quelques pièces à la Scala, et plusieurs revues, aux Menus-Plaisirs.

GRISON (Georges-Edouard-Alexandre-Stanislas), journaliste et romancier français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 6 mars 1841. Fils d'un percepteur des contributions directes, il se destina d'abord à la carrière des finances, puis donna sa démission et vint à Paris essayer de la littérature. N'ayant pas réussi tout d'abord, il entra, en 1867, dans l'administration du chemin de fer de Lyon, et parvint alors à faire insérer quelques articles dans le « Petit Moniteur » et la « Petite Presse ». Après la campagne de 1870-1871, qu'il fit comme volontaire, il réussit à entrer au « Figaro », où il est resté. En dehors de sa collaboration quotidienne à ce journal, M. Georges Grison a publié : *la Fièvre de l'or* (1868); *les Départements martyrs*, histoire anecdotique de l'occupation prussienne (1872); *le Panier de la rue des Moulins* (1884); *Paris horrible* (1884); *13, rue des Chantres*, roman parisien (1885); *Souvenirs de la place de la Roquette* (1885); *le Monde où l'on triche* (1886); *l'Héritier de Rocambole* (1886); *Pigeons et Vautours* (1887); *la Police* (1887); *le Monde où l'on vole* (1887). Il a aussi collaboré à quelques pièces de théâtre, notamment à *Place au jeûne!* revue qui fut jouée aux Folies-Bergère en 1886.

** **GRISOU** s. m. — **Encycl.** La catastrophe survenue en 1883 à Frameries, en Belgique, dans une des mines de l'Agrappe, a de nouveau appelé l'attention publique sur le terrible phénomène du grisou. Tout à coup, la mine s'était enflammée, et une terrible explosion avait eu lieu, frappant à mort plus de six cents mineurs. Une profonde émotion s'empara de la population entière du pays. On se demandait comment une catastrophe semblable était encore possible, après les immenses progrès réalisés dans les applications de la science à l'industrie. Pourtant les désastres de ce genre ne sont pas rares, et en Angleterre seulement, d'après une statistique publiée par le « Times », de 1837 à 1887, le grisou n'a pas fait, sur le territoire du Royaume-Uni, moins de 60.000 victimes, dans lesquelles le chiffre des morts figure à lui seul pour 11.000.

Après la terrible catastrophe de Frameries, un des plus habiles ingénieurs des mines de Belgique, M. Cornet, communiqua à l'Académie royale de Belgique une note pleine de renseignements utiles sur les irruptions subites de grisou dans les travaux d'exploitation de la houille, surtout dans les mines du bassin de Mons.

Le grisou ne se rencontre pas dans la couche supérieure du charbon; il commence à se montrer dans la seconde couche, qu'on appelle le charbon flénu gras, et l'on peut dire d'une manière générale qu'il est d'autant plus abondant qu'on descend plus bas dans les couches de charbon gras à longue flamme. Mais quand on traverse ces couches et que l'on atteint celles des charbons maigres, les dégagements du gaz inflammable sont moins importants.

Le grisou se trouve assez souvent dans les fissures des roches qui encaissent les couches de houille; mais c'est principalement dans le charbon même qu'il se rencontre. On ne sait pas encore si le grisou se trouve enfermé dans les cellules de la houille ou dans les interstices. Si, comme il est présumable, le grisou se trouve à l'état gazeux dans le charbon, on comprend que, dans les couches inférieures de la mine, il se trouve à une pression de plusieurs atmosphères, c'est-à-dire dans un état qui rend le charbon en quelque sorte explosif. Lorsqu'une surface plus ou moins grande d'une pareille zone profonde de charbon renfermant du grisou vient à être soustraite à une partie de la pression exercée par les roches encaissantes, ce qui arrive quand elle est rencontrée par une galerie, le grisou se dégage brusquement, avec un grand bruit, en brisant, pulvérisant et lançant au loin la houille qui le renfermait. Le mouvement se transmet dans un temps très court jusqu'aux profondeurs de la couche, où l'on trouve plus tard une excavation correspondant au volume de charbon pulvérisé, rejeté dans les galeries. C'est l'existence de cette excavation qui a fait croire que les dégagements instantanés du grisou étaient dus à des cavernes ou des poches où le gaz inflammable se trouverait emprisonné. Quand le volume de charbon subitement entraîné par le brusque dégagement du grisou est peu considérable, l'accident n'a ordinairement de conséquence grave que pour les ouvriers placés dans son voisinage immédiat. Le grisou, emporté par le courant de ventilation, se mélange à l'air et se borne à éteindre les lampes de sûreté. Mais, si le volume de charbon déplacé est considérable, s'il est de plusieurs centaines de mètres cubes, un désastre se produit. Les mineurs, placés dans la partie des travaux immédiatement envahie, sont projetés violemment, puis sont ensevelis dans la masse de charbon pulvérisé qui comble les galeries jusqu'à une grande distance du point de l'irruption. En même temps, un énorme volume de grisou est lancé dans la mine, éteignant les lampes et asphyxiant les mineurs. Refoulant le courant de ventilation, ce grisou peut parvenir jusqu'au puits d'entrée d'air, qui est le plus souvent le puits d'extraction des charbons. Dès lors, le danger devient immense pour toute l'exploitation, dont les différents quartiers sont envahis par un gaz irrespirable. Si l'énergie des appareils de ventilation parvient à rétablir la marche du courant d'air dans le sens normal, le danger se trouve conjuré; mais si cette énergie est vaincue, le grisou continue son mouvement ascensionnel dans le puits d'extraction. Bientôt le gaz inflammable, accompagné de poussière, débouche à la surface, et si, à la portée de l'orifice du puits, il se trouve un foyer de chauffage ou d'éclairage, brûlant à l'air libre, la déflagration se produit : avec une effroyable rapidité, le feu grisou a suscité une de ces douloureuses catastrophes qui plongent dans la désolation toute la contrée.

Tels sont les faits qui se dégagent de l'important travail de M. Cornet. De récentes et laborieuses recherches entreprises en France ont conduit à des résultats non moins intéressants. Le 26 mars 1877, sur l'initiative de M. Paul Bert et de plusieurs de ses collègues, la Chambre des députés votait une loi instituant une commission d'études sur les moyens propres à prévenir les explosions du grisou. Ce ne fut que cinq ans plus tard, à la suite d'un labeur continu, que le président de la commission nommée en vertu de cette loi, M. Daubrée, l'éminent directeur de l'Ecole des mines, présenta son rapport.

Quelque part qu'on l'ait analysé, le grisou s'est montré composé presque exclusivement de *formène*, c'est-à-dire d'hydrogène carboné, avec les éléments de l'air plus ou moins désoxygéné, et quelques centièmes seulement d'hydrogène ou d'hydrocarbure d'une part, d'acide carbonique de l'autre. Il convient de bannir de la science ce fantôme de gaz particulièrement *méchant*. Il est clair que le grisou détonera moins facilement dans une partie de la mine où, soit par une cause, soit par une autre, l'air contiendra une proportion notable d'acide carbonique, ou manquera d'une notable quantité de son oxygène normal. En dehors de circonstances fortuites, les travaux de la commission permettent de l'affirmer aujourd'hui, les mélanges détonants des mines ne sont pas plus dangereux que ne le sont les mélanges d'air et de formène préparés dans les laboratoires. Avant les expériences, dues à la commission française, on ne connaissait ni la température d'inflammation, ni la température de combustion des mélanges explosifs formés par ces gaz. Les travaux expérimentaux entrepris par les délégués de la commission pour déterminer la température d'inflammation ont amené la découverte de certains faits d'une réelle importance pratique.

Les mélanges explosifs formés par les gaz combustibles ont une température d'inflammation précise et régulière : au moment même où cette température est atteinte, l'inflammation se produit brusquement. Par une exception singulière et très importante, les choses ne se passent pas du tout de la même façon pour le grisou. Les mélanges de grisou et d'air s'enflamment vers 740°. Mais l'inflammation ne se produit pas, comme pour les autres gaz, dès que la masse gazeuse, ou seulement un point de la masse, est porté à cette température. Il est nécessaire, pour que le mélange détone, que le gaz subisse l'action pendant plusieurs secondes. Le retard de l'explosion devient de plus en plus faible à mesure que la température s'accroît et s'approche d'une température qui doit toujours être supérieure à celle du rouge blanc.

En effet, dans la pratique, les choses se passent le plus souvent comme si la température d'inflammation du grisou était supérieure à celle du rouge blanc. Lorsque le treillis d'une lampe de sûreté rougit sous l'influence de la combustion du gaz grisou dans l'intérieur de la lampe, le gaz ne s'enflamme pas au contact de la toile métallique, parce que le mélange explosif, se renouvelant sans cesse autour des fils métalliques, ne subit pas assez longtemps, pour prendre feu, l'influence de la température. Mais on comprend en même temps qu'il puisse y avoir des cas où le contact du gaz avec un corps porté au rouge étant plus prolongé, l'inflammation vienne à se produire. C'est donc là un fait nouveau et qui peut jouer un rôle important dans l'explication de certains accidents, et, par conséquent aussi, dans les mesures préventives à prendre.

La question du gisement du grisou, de son mode de dégagement, préoccupe naturellement toujours et au plus haut degré tous les mineurs. On sait que le gaz se trouve emprisonné dans les pores de la houille, et quelquefois, quoique plus rarement, dans certaines couches poreuses du terrain houiller. Le gaz contenu dans la houille y possède un état de tension très variable d'une couche à une autre, et même d'un point à un autre d'une même couche. M. Lindsay Wood a même mesuré, dans des houillères anglaises, des tensions égales à trente atmosphères. Le gaz commence à se dégager dès que par la mise à nu d'une certaine surface de la houille la pression extérieure cesse d'équilibrer la pression intérieure. La force de ce dégagement est très variable et dépend non seulement de la pression interne, mais encore de la perméabilité du charbon, c'est-à-dire des résistances plus ou moins grandes qui s'opposent à l'écoulement du gaz à travers les pores du combustible.

Mais le grisou n'existe pas seulement dans la houille; il peut remplir aussi les crevasses que les tailles ont produites en découpant le terrain houiller. Ces crevasses constituent alors de véritables réservoirs, d'où le gaz, qui est fortement comprimé, peut s'échapper par le plus petit orifice avec une grande vitesse.

Lorsqu'une couche de grès se trouve dans des conditions telles qu'elle peut s'imprégner de grisou sans que le gaz puisse se dégager, elle constitue un véritable *niveau* de gaz, au même titre qu'un banc de grès imprégné d'eau constitue un niveau d'eau. Lorsqu'une semblable couche de grès est mise en communication avec l'atmosphère, il se produit une fontaine de gaz alimentée par le drainage de la couche. Le débit de cette fontaine gazeuse peut durer pendant un temps assez long, car le réservoir qui l'alimente peut avoir un volume énorme. Telles sont les causes auxquelles on peut rapporter des dégagements de grisou extraordinaires qui ont été observés souvent en Angleterre et qui ont pris le nom de soufflards (*blowers*).

De nombreuses expériences ont été faites dans ces dernières années sur les lampes de sûreté. On a trouvé que les lampes protégées par une simple toile métallique laissent passer facilement la flamme sous l'influence d'un courant gazeux animé d'une certaine vitesse. Les lampes de la plupart des autres systèmes laissent aussi passer la flamme et ne diffèrent entre elles que par la vitesse plus ou moins grande que l'on est obligé de donner à l'air pour produire ce résultat.

On a commencé à introduire l'éclairage électrique dans les mines de charbon : on avait d'abord exagéré la difficulté d'installation, en même temps qu'on faisait entrer en ligne de compte, dans les mines à grisou, les dangers qu'entraîneraient les courants électriques à forte tension qu'on supposait absolument indispensables pour le fonctionnement des lampes électriques. Mais, depuis, les difficultés qu'on invoquait et les périls qu'on redoutait se sont trouvés écartés à peu près complètement. Les lampes à incandescence n'offrent plus les inconvénients que signalait, en 1883, la commission française du grisou, dont le rapport, du reste, était antérieur de quelques mois à l'exposition d'électricité de Paris, qui fit connaître, pour la première fois à l'Europe, les lampes d'Edison. Aujourd'hui, sa lampe électrique de sûreté est en usage dans toutes les mines de charbon de la grande République américaine, où elle a rendu infiniment moins fréquente l'explosion du grisou.

GRISOUMÈTRE s. m. (gri-sou-mè-tre — de *grisou* et du gr. *metron*, mesure). Phys. Instrument propre à déterminer la quantité de grisou dans un mélange gazeux.

— **Encycl.** Le *grisoumètre* de M. Coquillon permet de doser rapidement et assez exactement le volume de grisou ou hydrogène protocarboné mélangé à l'air dans les mines. L'appareil consiste en un tube vertical mesureur, relié inférieurement par un long tuyau en caoutchouc à un flacon plein d'eau et communiquant supérieurement, d'un côté avec une tubulure de remplissage fermée par un robinet, et d'autre part avec un tube horizontal coudé dont la branche verticale aboutit à un renflement plein d'eau. Le tube horizontal capillaire, isolé du tube mesureur par un robinet, présente en sa partie médiane une capacité fermée hermétiquement par un bouchon en caoutchouc. Ce bouchon est traversé par deux tiges de cuivre qui sont réunies inférieurement par une spirale de palladium. L'appareil étant rempli par le mélange d'air et de grisou occupe un certain volume qu'on note. On fait alors passer dans le fil de palladium le courant d'une pile pour déterminer par l'incandescence du métal la combustion lente du grisou. On assure une combustion complète en faisant voyager le gaz dans l'appareil par des mouvements de montée et de descente du flacon mobile. La réaction résultante peut être ainsi formulée :

$$\underset{2\text{ vol.}}{CH^4} + \underset{4\text{ vol.}}{4O} = \underset{2\text{ vol.}}{CO^2} + \underset{4\text{ vol.}}{2H^2O}$$

Si on admet que l'absorption de l'acide carbonique par l'eau est négligeable, le volume disparu après combustion représente le double du volume d'hydrogène protocarboné contenu primitivement dans le mélange gazeux.

** **GRIVEL** (Louis-Antoine-Richild), marin français, né à Brest en 1827. — Il est mort en janvier 1883, pendant qu'il commandait la division navale de l'Atlantique du Sud. Il avait été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 18 juillet 1876.

* **GRIVOT** (Pierre-François), acteur et chanteur, né à Paris vers 1842. — Fils d'un fabricant de bronze, au Marais, il était lui-même graveur sur métaux, quand, entraîné par une vocation irrésistible, il débuta au petit théâtre Molière, passage du Saumon, puis fit partie des troupes de Chotel, à Montmartre et aux Batignolles. Engagé par M. Sari, il joua si bien, aux Délassements-Comiques, Alcindor, de *la Reine Crinoline*, qu'il en sortit pour entrer au Vaudeville, en 1863. Devenu pensionnaire de l'Opéra-Comique, il se fixa à ce théâtre, où il tient l'emploi de Sainte-Foy et de Barré. Il s'est fait applaudir dans un grand nombre de reprises et n'a pas moins réussi dans ses créations, parmi lesquelles nous citerons : le sire de Malicorne, de *Jean de Nivelle* (1880); Bahis, de *l'Amour médecin*; Champ d'or, de *Galante Aventure* (1883); Seiler, de *la Nuit de la Saint-Jean*; Boudiguot, de *Battez Philidor*; Mor-

fontaine, de *Manon Lescaut* (1884); Trivelin, de *Joli Gilles;* le baron, de *Diana* (1885). Il a interprété avec succès, en dernier lieu, Coquillard, de *Madame Turlupin* (1888). Le côté dominant du talent de M. Grivot est de savoir mêler avec un art qui semble un don de nature, le comique au sentiment.

. **GRIVOT** (Marie-Laurent), actrice française, femme du précédent, née à Versailles en 1848. — Appartenant, dès 1877, aux Variétés, elle y reprit, avec Judic, son rôle dans *Bagatelle*, qu'elle avait déjà joué aux Bouffes-Parisiens, Césarine; de *Fleur-de-thé* et Gabrielle, de *la Vie parisienne.* Elle entra ensuite à l'Odéon, où elle créa, en 1880 et 1881, Phrosine, des *Parents d'Alice* de Charles Garand et Mme Audoin, de *l'Institution de Sainte-Catherine* d'Abraham Dreyfus. Elle eut plus de succès dans Félicité, du *Voyage à Dieppe*, et dans *le Klephte.* La réputation de Mme Grivot comme habile comédienne ne fit que grandir lorsqu'elle devint pensionnaire du Gymnase. Elle a interprété de la façon la plus remarquable les rôles de Mme Mathurel, dans *Monsieur le ministre* (1883); de la marquise de Beaulieu, dans *le Maître de forges;* de Mme Aubry, la cousine nécessiteuse du *Roman d'un jeune homme pauvre;* de la tante Divone, de *Sapho* (1885); elle n'a eu aucune peine à revenir à la comédie bouffe avec Mme de Bonneval, du *Bonheur conjugal* (1886); elle a accusé plus fortement le rôle un peu effacé de la mère de la « Petite Chèbe », de *Fromont jeune et Risler aîné;* elle a saisi avec bien du naturel la sympathique figure de la servante Pauline, de *l'Abbé Constantin* (1888); elle a, enfin, mis plus en relief la duchesse de Rio-Zarès, de *Dora.* Elle devait créer, au mois de janvier 1889, un rôle important dans *l'Officier bleu*, lorsque la pièce fut interdite par M. Lockroy, ministre des Beaux-Arts, l'auteur ayant mis en scène, à la cantonade, l'assassinat du tsar Alexandre II.

GROBON (Michel), peintre et graveur français, né à Lyon en 1770, mort dans la même ville le 2 septembre 1853. Cet artiste, qui est une des gloires de l'école lyonnaise, eut Prud'hon pour maître en peinture et fut élève de J.-J. de Boissieu en gravure. Le paysage lui fournit de préférence les sujets de ses compositions, dont plusieurs sont devenus des documents historiques. Nous citerons parmi les œuvres de ce maître : *le Petit Rémouleur* (1794); *Tableau du genre flamand* (1796); *Un paysage*, grotte; *Un rémouleur*, *Un moulin à eau* (1800); *Vue de la cathédrale de Lyon* (1804); *Aqueducs romains à Lyon*, trois *Vues de Lyon* (1806); *Portrait d'une jeune femme*, *Vue des environs de l'Arbrèle*, *Une étude d'arbre*, *Une ferme* (1812); *Vue de Lyon*, eau-forte.

GROBON (François-Frédéric, peintre français, parent du précédent, né à Lyon le 10 juillet 1815. Il a eu pour maîtres Bonnefond et Orsel. Ses débuts au Salon de Paris (des *Fleurs*) remontent à 1842. Il exposa ensuite : portrait de *Mme ****, *les Fleurs* (1846); *Agriculture*, portrait de *M. F. G.*, *Une branche de laurier* (1850); *l'Eucharistie*, *Cep de raisins noirs* (1852); *Paysage* (1857); *la Vierge et l'Enfant Jésus endormi* (1859); *Fruits*, *Un orage* (1863); *Premières gouttes de pluie*, *l'Orage sur les roses* (1864); *Vue prise à Saint-Malo* (1870); *le Château des papes et Avignon au* XVIe *siècle* (1874); *la Prairie* (1880). On lui doit aussi les peintures de la chapelle de l'Oratoire de la rue du Regard. — Son frère et son élève Eugène-Anthelme Grobon, né à Lyon en 1820, peint surtout la nature morte, les fleurs et les fruits.

GROCHAUITE s. f. (gro-chô-i-te — rad. *Grochaw*, nom de localité). Minér. Silicate hydraté d'alumine et de magnésie avec un peu de fer, faisant partie du groupe des chlorites.

** **GRŒN VAN PRINSTERER** (Guillaume), historien et homme d'État hollandais, né à Voorburg le 21 août 1801. — Il est mort à La Haye le 19 mai 1876.

* **GROENLAND**, grande terre de la région arctique, à l'extrémité N.-E. du continent américain. — Des expéditions dues soit au gouvernement danois, soit à l'initiative privée, comme celles de Koldewey, de Greely, de Nordenskjœld, de Peary, de Nansen, ont fourni une riche contribution à la géographie du Groenland. La plus importante est, sans conteste, l'expédition danoise de 1876, qui a duré plusieurs années et dont les résultats ont été consignés dans une grande publication, actuellement en cours : *Documents sur le Groenland* (Meddelelser on Groenland), due à la collaboration des savants les plus autorisés du Danemark : Johnstrup, Steenstrup, Holm, Kornerup, Lorenzen, Hoffmeyer, Grath, Wandel, Hammer, etc., et qui contient tout ce que la science a pu arracher sous tous les rapports à cette contrée inhospitalière. La Société de géographie de Paris a décerné, en 1885, une médaille d'or à cet important ouvrage, dont chaque volume se termine par un résumé en langue française.

L'expédition allemande du capitaine Koldewey découvrit, en 1870, dans la partie N.-O. du Groenland, par 73° de lat. N., le pic Petermann, haut de 3.000 mètres, et pénétra jusqu'au cap Bismarck, par 77° de lat. N. Sur la côte E., le lieutenant Lockwood et le sergent Brainard, de l'expédition Greely, sont arrivés jusqu'à 83° 24' de lat. N. et 40° de long. O., et y ont découvert des terres encore plus à l'E., mais aucune terre ni au N.-O. ni au N., ce qui semble prouver que le Groenland est une île et n'a aucune communication avec le Spitzberg, sauf par des îles intermédiaires.

Le célèbre explorateur suédois, Nordenskjœld, fut moins heureux dans ses recherches groenlandaises que dans la découverte du passage Nord-Est. Se basant sur la marche du *foehn* (vent du S.-E.) et les effets qu'on lui attribue, il supposait que l'intérieur du Groenland était, en grande partie au moins, libre de glaces, et que celles-ci ne formaient qu'une ceinture d'une certaine largeur autour du littoral. Son expédition avait pour but principal de vérifier cette hypothèse et de retrouver des vestiges de l'ancienne colonie d'Œsterbygd, souvent mentionnée par les « Sagas ». En juillet 1883, accompagné de neuf hommes, dont deux Lapons, Nordenskjœld abordait au golfe d'Auleïtsivik, près de Disco, sur la côte occidentale, et commençait son voyage sur les glaces. L'expédition pénétra dans l'intérieur jusqu'à 620 kilom. de la côte, et partout elle rencontra des couches épaisses de neige, recouvrant des champs de glace. Nordenskjœld n'eut pas plus de bonheur dans ses recherches pour fixer l'emplacement de la colonie antique d'Œsterbygd. Les savants étaient loin d'être d'accord à ce sujet. Les uns soutenaient que, puisque l'ancienne colonie scandinave porte le nom d'Œsterbygd, il s'ensuivait absolument qu'elle avait été établie sur la côte orientale du Groenland, car *Œster* veut dire *l'Est;* les autres prétendaient qu'il ne faut pas lire les livres d'après les lettres, mais bien d'après le sens de ces lettres, et que le nom d'Œsterbygd indique simplement la position de la colonie par rapport aux autres établissements du Groenland. Nordenskjœld, qui était de l'avis des premiers, ne trouva pas les ruines recherchées sur la côte orientale du Groenland, où d'ailleurs il ne réussit que très difficilement à aborder par 65° 30' de lat. N., et il dut se contenter d'y rester quelques heures. L'expédition du capitaine Holm, en 1883-1885, qui explora minutieusement les côtes orientales du Groenland et y séjourna pendant près d'une année, a définitivement tranché la question et a fixé l'emplacement de l'Œsterbygd sur la côte S.-O., attendu qu'on n'a retrouvé aucun vestige d'anciennes habitations sur la côte orientale. L'expédition de Holm, faite à l'aide de bateaux d'Esquimaux entièrement construits de peaux, eut encore d'autres résultats, notamment celui de relever exactement les côtes jusqu'à 66° de lat. N., lesquelles, depuis le cap Farewell jusqu'au 70e degré de lat. N., étaient à peu près inconnues; elle y a de plus séjourné pendant neuf mois chez des peuplades qu'aucun Européen n'avait visitées avant elle.

L'hypothèse du Groenland libre de glaces à l'intérieur fut complètement ruinée par l'expédition de Nansen qui, en 1888, traversa le pays dans toute sa largeur. La caravane de Nansen, composée de dix personnes, quatre Scandinaves et six Lapons, fut débarquée au milieu de juillet sur la banquise qui bloque la côte orientale du Groenland. Après des fatigues inouïes, elle put atterrir à Univik et s'engagea dans les glaciers. On se dirigea d'abord vers le N.-O., dans l'intention d'atteindre Kristianshaab; mais la saison étant trop avancée, on se rabattit vers le S.-O. Finalement, après quarante-six jours de voyage sur la glace, les explorateurs atteignirent la côte occidentale du Groenland, au fond d'une baie déserte voisine de Godthaab, où ils hivernèrent.

GROENLANDITE s. f. (gro-ain-lan-di-te —rad. *Groenland*). Minér. Niobate de fer avec un peu d'étain et de manganèse, cristallisé dans le système du prisme rhomboïdal, trouvé au Groenland.

. **GROLLIER** (Alphonse-Benjamin), homme politique français, né à Mauzé (Deux-Sèvres) le 25 mars 1807. — Aux élections du 21 août 1881, il fut réélu député de l'arrondissement d'Alençon. Il est mort dans cette ville le 6 juillet 1885.

GROOTAERS (Louis-Guillaume), sculpteur français, né à Nantes le 2 avril 1816, mort dans la même ville le 3 octobre 1882. Fils d'un statuaire hollandais qui était venu s'établir en France, il se fit naturaliser en 1835 et vint à Paris suivre les cours de l'École des Beaux-Arts. Il fut successivement l'élève de David d'Angers, de Pradier et de Duret. Ayant concouru pour le grand prix de Rome, dont le sujet était *la Mort de Démosthène*, il attribua à une vengeance de David d'Angers, dont il avait quitté l'atelier, le mauvais classement de son travail qui, désigné pour le premier prix dans un scrutin préparatoire, n'obtint que le second au scrutin définitif, et, de dépit, alla se confiner dans sa ville natale sans plus jamais vouloir revenir à Paris. Il n'en prit pas moins part à un certain nombre d'expositions. On a vu de lui : *Bas-relief*, en marbre, pour la cathédrale de Nantes (Salon de 1845); *Chapelle gothique*, en bois, renfermant *une Madone* et *Deux Anges*, en marbre (1847); *le Général de Bréa*, buste en marbre pour le ministère de l'Intérieur; le même buste, en bronze, décore le monument funéraire du général au Père-Lachaise (1849); *les Derniers moments de Sapho*, statue en marbre (1852, musée d'Angers); *la Vierge et deux anges*, groupe en marbre; *Etude*, buste en marbre (1855); *Marie, mère de Dieu et reine du ciel*, statue en marbre; buste en marbre de *M. Bignon*, vice-président de la Chambre (1866). On lui doit, en outre, les frontons du muséum et de la bibliothèque de Nantes, deux de ses œuvres les plus importantes; un *Saint Pierre*, statue qui décore le portail de la cathédrale de la même ville et le *Monument commémoratif du combat de Saint-Cast*, à Saint-Cast (Côtes-du-Nord).

GROS (Jules), voyageur français, né à Montluel (Ain) en 1829. Avant de devenir président de la République de Counani ou Guyane indépendante, M. Jules Gros avait publié d'intéressants récits de voyages, qui lui avaient valu d'être nommé membre de la Société de géographie et secrétaire de la Société de géographie commerciale de Paris, ainsi que des romans d'aventures dans le genre de ceux de Jules Verne : *Un volcan dans les glaces* (1879, in-12); *les Explorateurs contemporains de l'Europe et les Explorateurs contemporains des régions polaires* (1881, in-12); *les Secrets de la mer* (1882, in-12); *Voyage dans l'océan Indien; les 773 millions de J.-F. Jollivet* (1882, in-12); *les Secrets de la montagne* (1882, in-12); *Voyages, aventures et captivité de Jean Bonnat chez les Achantis* (1884, in-12); *Voyages et aventures d'une noce parisienne autour du monde* (1885, in-12); *la Conquête du Tong-kin par vingt-sept Français*, extrait du journal de Jean Dupuis (1886, in-12); *les Origines de la conquête du Tong-kin depuis l'expédition de Jean Dupuis jusqu'à la mort de Henri Rivière* (1887, in-12, illustré); *les Français en Guyane* (1887, in-12).

Depuis 1881, M. Jules Gros était en relations avec deux voyageurs français, MM. Guigues et Henri Coudreau, qui avaient exploré les territoires arrosés par le Counani et s'étaient créé d'amicales relations parmi les indigènes de ces territoires dont la France et le Brésil se contestent depuis longtemps la possession. Au mot Counani, nous avons exposé l'état de la question et raconté comment M. Jules Gros, à qui ses deux amis avaient fait conférer, par les indigènes, le titre de président de la République de Counani ou Guyane indépendante, avait immédiatement accepté, formé un cabinet, créé une décoration spéciale, l'Etoile de Counani, et pris ainsi possession du gouvernement, sans quitter Vanves, sa résidence habituelle. Après que la France et le Brésil eurent refusé de reconnaître la nouvelle République et que son ami, M. Guigues lui-même, qu'il avait institué président du conseil des ministres, à Counani, l'eut déclaré déchu du pouvoir, M. Jules Gros ne se tint pas pour battu. Il s'entendit avec une compagnie anglaise à laquelle il céda, moyennant une certaine quantité d'actions libérées, le privilège de l'exploitation des territoires contestés, sous la condition qu'il serait maintenu dans les fonctions présidentielles et que la compagnie subviendrait aux traitements de tous les fonctionnaires créés ou à créer. Il partit pour Counani en août 1888; mais les journaux ont raconté depuis qu'il avait été victime d'une mystification. Arrivé à Georgestown, il fut accueilli à bras ouvert par un délégué de la compagnie qui, abusant de sa crédulité, réussit à l'embarquer sur un navire en partance pour Londres; il croyait gagner la Guyane et on le ramena tout simplement sur les bords de la Tamise.

. **GROSGURIN** (François-Marcellin), médecin et homme politique français, né aux Molunes (Jura) le 20 août 1829. — Il est mort à Gex le 18 septembre 1884. Il avait échoué aux élections législatives du 21 août 1881.

. **GROSS** (Samuel), médecin américain, né en Pensylvanie en 1805.— Il est mort à Philadelphie le 6 mai 1884.

GROSS (Ferdinand), écrivain allemand, né à Vienne en 1849. Il s'est surtout fait connaître comme brillant journaliste, critique spirituel et fin. La langue et la littérature françaises ont été l'objet de ses études et lui sont assez familières pour qu'il ait pu faire insérer quelques-uns de ses articles dans le « Molièriste » et dans la « Jeune France », où il a publié un intéressant essai sur le théâtre ducal de Meiningen (décembre 1880). Ses principaux travaux littéraires sont des chroniques ou variétés, appelées en Allemagne « feuilletons », qu'il a l'habitude, chaque année, de réunir en volumes sous le titre de *Geschichten und Skizzen und aus der Bücherei; Vortræge und Studien* (Histoires, Esquisses et Notes bibliographiques; Essais et Etudes). Il n'est pas de série de ces intéressants recueils, dont le premier date de 1881 (Leipzig, in-8°), qui renferme quelques bons morceaux littéraires; notons spécialement ses études sur *Lessing*, *Zola*, *Alph. Daudet*, *Laube et Dingelstedt*, deux grands directeurs de théâtre à Vienne, *Alex. Strakosch*, *la Vénus de Milo*, *Monaco*, *Shakspeare et les femmes*, etc. On lui doit aussi une comédie : *les Nouveaux Journalistes*, écrite en collaboration avec M. Max Nordau, et de petites nouvelles : *Ma voisine, Au lit*, qui sont de véritables tableaux de genre. Sa tournure d'esprit, pleine d'ironie et d'humour, l'a fait rapprocher de Henri Heine.

GROSSE (Jules-Waldemar), écrivain allemand, né à Erfurth le 25 avril 1828. Il se rendit en 1852 à Munich, où il entra en relations avec Geibel et Heyse, et devint, en 1856, rédacteur de la « Nouvelle Gazette de Munich », puis de la « Gazette de Bavière ». Depuis 1870, il est secrétaire de la Société de Schiller. M. Grosse, qui est doué d'une extrême fécondité, s'est fait connaître comme poète, comme écrivain dramatique et comme romancier. Ses poésies lyriques et épiques attestent une brillante imagination. Ses pièces de théâtre ont eu peu de succès, parce qu'il manque de tempérament dramatique. Dans ses romans et dans ses nouvelles il montre un talent plein de souplesse. Ses premières *Poésies* parurent en 1857; mais il ne se révéla vraiment qu'en 1869, avec *les Jours troublés.* Puis vinrent des poésies guerrières : *Contre la France* (Berlin, 1870); *Contre Rome;* des poésies épiques : *Gundel de Kœnigsee*, la *Jeune fille de Capri*, *le Sphinx*, *la Haquenée grise*, *la Confession de l'hérétique*, *le Chanoine de Compostelle*, *Pesach-Pardel*, épopée comique; *les Aventures du Kalevide*, récit esthonien; etc. Au théâtre, il a produit : *la Fiancée de pierre*, *Jean de Souabe*, *le Dernier Grec*, *Gudrun*, *le Pèlerinage terrestre de maître Dürer* (1871) et *Tibère*, le seul de ses drames qui ait obtenu un réel succès. Parmi ses nouvelles, nous citerons : *Maria Mancini* (1868, 3 vol.); *Un révolutionnaire* (Stuttgart, 1869); *Un ancien amour* (Brunswick, 1869); *Contre le courant* (Brunswick, 1871); *Blessures ouvertes*, nouvelles (1873); *l'Ange de la cité* (1873); *Sophie Monnier* (1876); *le Fidèle Eckart* (Berlin, 1885); *l'Espion* (Dresde, 1887); etc.

GROSSE (François-Théodore), peintre allemand, né à Dresde le 23 avril 1829. Il fréquenta successivement l'académie de sa ville natale et l'atelier de Bendemann (1847). Une *Léda avec le cygne* (1852, Galerie de Dresde) et *Jeune fille au luth* (1853) furent ses premières œuvres. S'étant rendu en Italie en 1858, il séjourna à Rome, où il reçut les conseils de Cornélius et produisit diverses œuvres, entre autres *Abraham et l'ange* (1862). De retour en Allemagne, il exécuta, de 1865 à 1871, la décoration du musée de Leipzig, dont il avait été chargé à la suite d'un concours. Il a décoré, depuis, dans le style de la Renaissance italienne, le foyer du Nouveau-Théâtre, d'une fresque représentant *la Légende de Bacchus* (1877), etc. A la galerie de Dresde, se trouve sa grande peinture à l'huile : *l'Arrivée des âmes au purgatoire*, d'après Dante. M. Grosse est professeur à l'académie de sa ville natale.

* **GROSSO-MODO** loc. adv. — Doit s'écrire ainsi, avec un trait d'union, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877).

GROTHUS (Christian-Jean-Didier, connu sous le nom de Théodore de), physicien allemand, né à Leipzig le 20 janvier 1785. Il fréquenta successivement les cours des universités de Leipzig (1803) et de Paris (1804), et alla passer quelque temps à Naples, où il entreprit des recherches, dont il publia les résultats dans un *Mémoire sur la décomposition de l'eau et des corps qu'elle tient en dissolution à l'aide de l'électricité galvanique* (Rome, 1805) rédigé en français, traduit aussitôt dans la plupart des langues de l'Europe, et qui eut un grand retentissement. A la fin de 1806, pendant un voyage à Paris, il fut attaqué par une bande de malfaiteurs qui lui dérobèrent toutes ses collections scientifiques. Il retourna en Courlande (1807) et se fixa dans sa propriété de Geddutz, où il s'occupa de nouvelles recherches et de la mise en ordre de ses nombreuses notes. Atteint d'une maladie incurable, il se suicida le 14 mars 1822.

* **GROUCHY** (Ernest-Henri, vicomte de), homme politique français, né à Paris le 26 janvier 1806. — Il est mort à Orléans le 28 novembre 1879.

GROULT (Edmond), fondateur des musées cantonaux, né à Ouilly-le-Vicomte, près Lisieux (Calvados), le 14 janvier 1840. Reçu docteur à la Faculté de droit de Caen, le 14 janvier 1868, il revint comme avocat se fixer à Lisieux. Pendant la guerre de 1870, il organisa une compagnie de francs-tireurs, qui se distingua notamment à la barricade de Firfol, près Lisieux, où l'invasion prussienne s'arrêta. M. Groult figurait alors parmi les mobilisés de sa classe. Après la guerre, il fut nommé juge de paix à Bourgtheroulde (Eure) et peu après à Fleury-sur-Andelle, qu'il quitta bientôt pour reprendre sa profession d'avocat à Lisieux. Depuis 1876, il consacre sa fortune et sa vie à la propagation de l'institution, nouvelle en France, des musées cantonaux et des autres œuvres cantonales patriotiques, d'initiative privée. Tous les ans il publie un *Annuaire des Musées cantonaux.* M. Groult est officier d'académie depuis 1884.

** **GROUSSET** (Paschal), journaliste et romancier français, né à Ajaccio (Corse) en 1844. — Fixé à Londres, depuis son évasion de la Nouvelle-Calédonie, en 1874, jusqu'à l'amnistie, l'ancien délégué aux relations extérieures de la Commune ne s'est presque plus occupé de politique. En juin 1874, il assistait bien à un banquet révolutionnaire et y prononçait un discours en faveur « des admirables principes de la Commune »; mais, depuis, il semble s'être complètement séparé de ses coreligionnaires politiques. Après avoir raconté, dans *les Condamnés politiques en Nouvelle-Calédonie, récit de deux évadés*, en collaboration avec M. Jourde (1876, in-8°), ses souvenirs de la déportation, il se tourna vers l'étude des mœurs et des institutions anglaises et tira de ses observations une série d'articles et de volumes très intéressants. La vie universitaire dans la Grande-Bretagne attira tout d'abord son attention, et le succès qui accueillit *la Vie de collège en Angleterre* (1881, in-8°), publié sous le pseudonyme d'**André Laurie**, lui inspira l'idée de poursuivre ailleurs des études analogues. Sous le titre général de *la Vie de collège dans tous les pays*, il a publié, en les signant toujours du même pseudonyme : *Mémoires d'un collégien*, *Un collège de département* (1882, in-8°); *Une année de collège à Paris* (1883, in-8°); *Histoire d'un écolier hanovrien* (1884, in-8°); *Tito le Florentin* (1885, in-8°); *Autour d'un lycée japonais* (1886, in-8°); *le Bachelier de Séville* (1887, in-8°). Comme collaborateur du « Temps », M. Paschal Grousset signe **Philippe Daryl**; il a fait paraître sous ce pseudonyme : *la Vie publique en Angleterre* (1884, in-18), remarquable ouvrage dont nous avons rendu compte (v. Angleterre); *Lettres de Gordon à sa sœur* (1884, in-18); *Signe Meltroë*, roman de mœurs berlinoises (1885, in-18); *En Yacht*, scènes de mœurs anglaises (1885, in-18); *le Monde chinois* (1885, in-18); *Wassili Samarin*, étude du fanatisme nihiliste (1886, in-18); *A Londres*, recueil de correspondances au « Temps » (1887, in-18); *les Anglais en Irlande* (1888, in-18), excellent ouvrage, dont M. Gladstone a dit que c'est « l'œuvre la plus forte, le jugement le plus capital qui ait été porté sur la condition de l'Irlande depuis un demi-siècle »; *Renaissance physique* (1888, in-18), nouvelle étude sur les universités anglaises, mais cette fois au point de vue des exercices corporels qui y sont, comme on sait, en grand honneur. La publication de ce volume, qui avait paru d'abord dans le « Temps », chapitre par chapitre, provoqua la fondation de la Ligue nationale pour l'éducation physique, dont les adhérents furent immédiatement très nombreux, et qui se constitua en octobre 1888; M. Paschal Grousset en fut nommé le secrétaire général. Il a en outre publié, sous le pseudonyme de **Tiburce Moray**, *Un ménage royal, chronique d'Angleterre* (1882, in-12); sous celui encore d'**André Laurie**, *l'Héritier de Robinson*, roman pour la jeunesse (1884, in-4°); *l'Epave du « Cynthia »*, œuvre du même genre, en collaboration avec M. Jules Verne (1885, in-8°); *le Capitaine Trafalgar* (1886, in-8°); *Selene Company limited* (1888, in-18) et traduit de l'anglais *le Chef au bracelet d'or*, du capitaine Mayne-Reid, ainsi que *l'Ile au trésor*, de R. L. Hevenson. Il a aussi signé divers articles des pseudonymes de **docteur Blasius** et **Léopold Virey**. Il s'est présenté comme candidat à la députation, à Corte, en 1881; il a échoué contre M. Emmanuel Arène.

GROUX (Charles de), peintre belge, né en France, à Commines (Nord), mort en 1870. Ses principaux ouvrages sont : *les Fainéants*, *la Famille malheureuse*, *Rixe au cabaret* (1845); *Pèlerinage à Saint-Guidon*, *Scène d'hiver*, *Pèlerinage à Dieghem* (1857); *Charles-Quint recevant le viatique*, *François Junius pendant la Réforme à Anvers* (1860); *le Mercredi des Cendres* (1866); *le Pèlerinage*, *la Séparation* (1869). Comme l'indiquent les titres de ses tableaux, De Groux est le peintre de la misère, de l'angoisse, des scènes tristes ou brutales de la vie populaire : « Le pauvre De Groux, dit M. Camille Lemonnier, souffrant lui-même, frêle, chétif, mettait partout dans ses drames le profond sentiment de la mort. » Ses types sont peu variés; maigres, hâves, malades; ils rappellent, par leurs formes émaciées, les personnages des peintres gothiques. De Groux est réaliste plutôt par la conception que par l'exécution. Sa peinture est maigre, parfois lourde, et tourne au noir. Il n'en est pas moins un des artistes les plus remarquables de la Belgique contemporaine, sincère, ému et communiquant irrésistiblement son émotion.

** **GROVE** (William-Robert), physicien anglais, né à Swansea le 14 juillet 1811. — D'après Cazin (*Traité théorique et pratique des piles électriques*), l'idée d'employer le charbon comme pôle dans les piles paraît due à Chevreuse, professeur de chimie à l'École d'artillerie et de génie de Metz (1823). D'après du Moncel, la même idée est venue à Grove (1839), qui ignorait évidemment les travaux de Chevreuse; mais Grove ne parla jamais des électrodes de charbon dans ses mémoires, persuadé que, dans le monde scientifique, on n'apprécierait comme étant en harmonie avec la science que les électrodes de platine. C'est seulement en 1843 que Bunsen, de Heidelberg, ignorant probablement aussi les travaux de Grove, proposa, comme *amélioration économique* des piles à acides, le charbon en guise d'électrode positive. On a attribué à Grove l'idée d'avoir, dans les piles cloisonnées, séparé les deux liquides par des cloisons inorganiques; mais il est certain que cette invention appartient à Becquerel père, qui l'appliqua dès 1829. Grove imagina de former des couples constituées par deux lames de platine, plongeant toutes deux en partie dans un vase contenant de l'eau acidulée et recouvertes chacune par une éprouvette renfermant l'une de l'oxygène, l'autre de l'hydrogène. Ce sont de véritables voltamètres fonctionnant à rebours. Il appela la pile ainsi composée *batterie voltaïque à gaz* et s'en servit pour une série d'expériences propres, selon lui, à éclairer la délicate théorie des causes de l'électricité. Mentionnons encore des expériences pour établir l'influence que les différents gaz exercent sur les courants électriques qui les traversent, d'autres sur le transport des particules dans l'arc voltaïque. Grove a, le premier, réussi à graver les plaques daguerriennes, en les faisant servir d'électrode positive dans la pile. Il démontra que les particules de fer prennent un arrangement régulier sous l'influence de l'hélice magnétisante, et en déduisit une théorie de l'état moléculaire induit par le magnétisme, etc. Ces travaux ont été l'objet de divers mémoires, publiés dans le « Philosophical Magazine », l'« Electrical Magazine », les « Philosophical Transactions », etc. Le principal ouvrage de Grove est un livre sur la corrélation des forces physiques.

GROVE (George), ingénieur et musicographe anglais, né à Clapham, comté de Surrey, en 1820. Il fit ses études d'ingénieur, et, en 1841, il fut chargé de la construction, à la Jamaïque, d'un phare en fer, et trois ans plus tard, du même travail aux Bermudes. De retour en Angleterre, il continua à suivre sa profession. Mais, en 1852, il fut nommé secrétaire de la « Society of Arts » et occupa les mêmes fonctions à la Compagnie du Palais de cristal, de la direction de laquelle il fait aujourd'hui partie. Il est également associé à l'importante maison des éditeurs Macmillan et Co. M. Grove est un des principaux rédacteurs du *Dictionnaire de la Bible*, publié par William Smith; il a pris une grande part à la fondation et au fonctionnement de l'association pour l'exploration de la Palestine. Il a aussi dirigé une publication d'une haute valeur : *Dictionary of music and musicians* (1880-1886, 3 vol.), où les articles redigés par M. Grove lui-même comptent incontestablement parmi les meilleurs et les plus substantiels. Lors de la création du Collège royal de musique, à Londres, il fut appelé à en prendre la direction.

* **GRUE** s. f. — Techn. *Grue atmosphérique.* M. Claparède a construit une grue actionnée au moyen de l'air raréfié. Un cylindre vertical, ouvert à sa partie supérieure, forme l'arbre fixe de la grue. La chaîne motrice passe par un galet monté sur le manchon pivotant et attaché au corps du piston. On emploie aussi des grues mues par l'air comprimé qui ont l'avantage d'être moins volumineuses que la précédente.

— *Grue dynamométrique.* On appelle *grue dynamométrique* un appareil servant à lever et à peser simultanément les fardeaux. Le crochet de levage est suspendu par une traverse à la chaîne motrice et à une chaîne attachée au petit bras d'une romaine, qui a pour axe d'oscillation l'axe de la poulie de tête. Le poids du fardeau correspond aux poids qui ramènent le fléau à l'horizontale (grue Decoster).

— *Grue électrique.* Nous empruntons au journal « le Génie civil » (25 juillet 1885), des renseignements sur la grue électrique de 20 tonnes qui fonctionne aux établissements J. Farcot à Saint-Ouen. L'appareil est une grue de fonderie en bois du type ordinaire, avec poteau à pivots et portée variable. La manœuvre s'opère au moyen d'une machine Gramme, établie sur des moises horizontales qui relient le poteau à la flèche. Cette machine est actionnée par le courant d'une dynamo semblable installée à 90 mètres environ de la grue. Elle tourne à 1.000 tours et peut développer sur son arbre un travail de 4,4 chevaux. La vitesse au tambour du treuil est réduite, par une série d'engrenages, à 2,25 tours et 0,9 tours par minute. On a constaté, aux essais de réception, un rendement de 65 pour 100 entre l'arbre de la machine génératrice et l'arbre de la machine électromotrice, et un rendement propre de la grue de 38 pour 100 entre l'arbre de la machine électromotrice et le crochet. La grue lève 6 tonnes à la vitesse de 1m,25 par minute, et 20 tonnes à la vitesse de 0m,35. La vitesse à la descente est dans le rapport de 1,19 avec celle à la montée. Lorsque le poids à soulever est supérieur à celui que peut porter l'engin, le démarrage est empêché automatiquement par la rupture du circuit électrique ou par l'introduction de résistances. Grâce à l'installation électrique, un homme suffit pour le service de la grue, qui en exigeait souvent dix.

— *Grues de translation.* On a donné, par extension, le nom de grues à des appareils dans lesquels le mouvement de rotation du fardeau levé est remplacé par un ou deux mouvements de translation. La grue *Nepveu*, en usage dans les halles de transbordement sur la ligne du chemin de fer du Nord, est un appareil avec une seule direction. Le type de treuil à noix, où la chaîne agit comme une crémaillère flexible, est très employé aujourd'hui dans les appareils de levage, où il est préféré au treuil à enroulement, parce qu'il permet l'emploi d'une chaîne de longueur indéfinie, travaillant constamment dans le plan vertical de la flèche, et perpendiculairement à l'axe horizontal du treuil. La chaîne Galle, avec pignon, est appliquée dans les appareils de levage de M. Neustadt, et la chaîne ordinaire à maillons soudés dans les treuils à noix triangulaire du système Chauvy. La grue Nepveu sert pour le transbordement de fardeaux pesant 3 tonnes au maximum. Dans un grand nombre d'appareils de levage, le fardeau peut être transporté dans deux directions rectangulaires. Un treuil, monté sur chariot, se déplace sur la plate-forme d'un portique, dont les montants, renforcés par des moises et des contrefiches, reposent par deux paires de roues sur deux rails d'une voie ferrée. Les appareils en charpente sont très employés dans les gares de marchandises et sur les quais de déchargement; un appareil de ce genre est installé depuis longtemps à Paris, au quai d'Orsay.

Parmi les grues les plus puissantes qui existent actuellement, nous citerons, d'après l'Année industrielle, celle de Bremerhaven (60 tonnes), celle d'Amsterdam (80 tonnes), celle de l'arsenal de Woolwich (100 tonnes), celle d'Anvers (120 tonnes). Cette dernière a été longtemps la plus puissante qu'il y eût au monde; en 1887, au port de Hambourg, on en a fait installer une qui lève 150 tonnes.

— *Grue hydraulique d'alimentation.* On a donné le nom de *grue hydraulique* à des appareils de chemins de fer, installés sur la voie pour alimenter d'eau les machines. L'appareil se compose d'une colonne creuse en fonte, d'une hauteur de 5 mètres environ, avec tuyau horizontal pivotant, qui s'adapte sur le réservoir du tender par une manche en toile. L'eau est amenée dans la grue par une conduite souterraine fermée par une vanne. Quand l'alimentation du réservoir du tender est terminée, le bras horizontal est poussé en dehors de la voie, l'appareil se vide et n'a pas à craindre les effets de la gelée. Les grues hydrauliques, à alimentation inférieure, ont un débit lent; aussi sont-elles souvent remplacées, sur les grandes lignes, par des appareils surmontés d'un réservoir alimentaire chauffé par le tuyau d'un calorifère. On a cherché, en Angleterre et en Amérique, à réaliser une alimentation plus rapide en remplaçant les grues par de longs réservoirs placés en palier dans l'axe de la voie; l'alimentation est obtenue en marche au moyen d'un tuyau plongeur suspendu au réservoir du tender.

* **GRUNDTVIG** (Svenn-Hersleb), philologue et littérateur danois, né à Christianshavn le 9 septembre 1824. — Il est mort à Copenhague le 14 juillet 1883.

* **GRÜNEISEN** (Charles), théologien allemand, né à Stuttgart le 17 janvier 1802. — Il est mort dans la même ville le 28 février 1878.

* **GRÜNER** (Guillaume-Henri-Louis), graveur allemand, né à Dresde le 24 février 1801. — Il est mort dans la même ville le 27 février 1882.

. **GRÜNER** (Louis-Emmanuel), ingénieur français, né à Berne (Suisse) en 1809. — Il est mort à Saint-Montaut, près de Beaucaire, en 1883. Il était vice-président du conseil général des mines. Outre plusieurs études sur la *Réforme de la législation des mines*, les *Associations et les syndicats miniers en Allemagne*, les *Lois d'assistance ouvrière en Allemagne*, les *Lois de patronage et d'assistance ouvrière en Autriche* et une monographie sur la *Métallurgie du cuivre* (dans le tome V de l'*Encyclopédie chimique*), il a publié, depuis 1875, le tome II de son *Traité de métallurgie* (1878, in-8°, avec atlas in-folio), et un ouvrage intitulé : *le Bassin houiller de la Loire* (1882, 2 vol. in-4°, avec atlas in-plano).

* **GRUPPE** (Othon-Frédéric), poète, philosophe et écrivain allemand, né à Dantzig le 15 avril 1804. — Il est mort à Berlin le 7 janvier 1876.

GRUTUM s. m. (gru-tomm — de l'all. *grütze*, grain). Pathol. Globule épidermique blanc jaunâtre, de la grosseur d'un grain de millet, d'où son autre nom de *milium*. On le distingue aisément, grâce à sa couleur, au-dessous de l'épiderme qui le recouvre. Il est dû à une hypersécrétion de masses épithéliales localisée au fond d'un follicule pileux, et se différencie du globule perlé du cancer épidermique par son volume plus considérable.

GRUYER (François-Anatole), critique d'art, né à Paris le 15 octobre 1823. Elève du collège Rollin, il obtint le diplôme d'ingénieur civil à l'École centrale des arts et manufactures (1848), se fit recevoir licencié ès sciences, et fut répétiteur de chimie à l'Institut agronomique de Versailles (1850-1852). Cet institut ayant été supprimé, il porta ses études vers l'histoire de l'art; dans ce but, il visita les musées et les collections privées d'Italie et d'autres contrées. Dès la fondation de la « Gazette des Beaux-Arts », il en fut le collaborateur (1859). Il écrivit le *Rapport sur les applications de l'art à l'industrie*, à l'Exposition internationale de Londres (1871). Nommé inspecteur des Beaux-Arts en 1872, il devint membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de Pelletier, le 6 mars 1875. En 1878, il fit partie du jury de l'Exposition universelle. Depuis lors, il est devenu membre du conseil supérieur des Beaux-Arts (1879), conservateur des peintures au musée du Louvre (1881), et depuis 1886, inspecteur des musées de province. M. Gruyer est auteur d'ouvrages très estimés : *Essais sur les fresques de Raphaël* (1858-1859, 2 vol. in-8°); *Des conditions de la peinture en France* (1862, in-8°); *Raphaël et l'antiquité* (1864, 2 vol. in-8°); *les Vierges de Raphaël et l'iconographie de la Vierge* (1869, 3 vol. in-8°); *les Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temps du baptistère de Florence* (1875, in-8°); *Histoire et description de l'église Sainte-Marie-Madeleine* (1884, in-8°).

** **GRUYÈRE** (Théodore-Charles), statuaire français, né à Paris le 17 septembre 1814. — Il est mort dans la même ville le 1er mai 1885. Indépendamment de plusieurs bustes en terre cuite, qui ont figuré aux Salons de 1880 à 1884, ce sculpteur a exposé : *Androclès et son lion*, groupe en plâtre; *Eros et Antéros*, groupe en plâtre; *Germinal*, buste de femme en plâtre (1881).

GUACHAMAQUE s. f. (goua-tcha-ma-ke). Bot. Arbre américain de la famille des Apocynées, dont l'écorce est employée en médecine.

— **Encycl.** L'extrait d'écorce de *guachamaque*, qui exerce sur l'organisme une action analogue à celle du curare, mais sans présenter les inconvénients de ce composé, sans réagir sur les muscles de la respiration, tend à remplacer la curarine dans les circonstances où la thérapeutique doit recourir à ce poison, dans les attaques d'épilepsie, par exemple.

GUADALCAZARITE s. f. (goua-dal-ka-za-ri-te — rad. *Guadalcazar*, nom de localité). Minér. Sulfure de mercure contenant, en outre, du zinc et un peu de sélénium. Cette espèce, voisine du cinabre, noire et douée d'un éclat métallique, a été trouvée à Guadalcazar (Mexique).

* **GUADET** (Joseph), littérateur français, né à Saint-Emilion en 1795. — Il est mort dans la même ville le 9 juillet 1881. Il avait publié le dernier volume de la publication officielle intitulée : *Recueil des lettres missives de Henri IV* (1876, in-4°), et un ouvrage ayant pour titre : *Henri IV, sa vie, son œuvre et ses écrits* (1879, in-8°).

GUADET (Julien), architecte français, fils du précédent, né à Paris le 25 décembre 1834. Elève de Labrouste, il obtint en 1864, à l'École des Beaux-Arts, le deuxième prix de Rome. Ses travaux ultérieurs lui ont fait décerner une médaille de première classe, et la croix de la Légion d'honneur en 1878. Il est professeur à l'École des Beaux-Arts et architecte du gouvernement. Son œuvre principale est l'Hôtel des postes de Paris. Bien que l'exiguïté relative de l'espace ait obligé l'architecte à récupérer en profondeur et en élévation ce qui manquait à ses plans en superficie, l'édifice a un aspect vraiment architectural. Aux Salons annuels, il a exposé : *Projet d'un monument à la mémoire des Girondins*, pour une place de Bordeaux (1870); *le Colisée de Rome* (1880); *la Chapelle palatine, à Palerme* (1880); *l'Eglise de Monreale* (1881); *le Parthénon* (1882); *Fragment antique* (1883). On a aussi de M. Guadet quelques écrits : *Etude sur la construction et la disposition du Colisée* (1879, in-fol., avec pl.); *l'Enseignement de l'architecture*, conférence (1882, in-8°); *Conférence sur le nouvel Hôtel des postes* (1886, in-8°); *A propos du nouvel Hôtel des postes* (1887, in-8°), réponse aux critiques dont cet édifice a été l'objet.

GUAHIBOS, Indiens de l'Amérique du Sud (Venezuela), sur la rive gauche de l'Orénoque, principalement dans le Vichada. Ils ont été visités, en 1886, par M. Chaffanjon.

GUALTIERI (Luigi), fécond romancier et auteur dramatique italien, né à Bologne en 1825. Il débuta par *les Mystères d'Italie* (Milan, 1849, 12 vol.), composition d'un romantisme échevelé, rappelant à la fois Eugène Sue et Alexandre Dumas, puis publia : *l'Innommé*, roman plus sobre, mieux écrit (1857, 2 vol.), qui fut lu de toute l'Italie lettrée et valut à l'auteur les encouragements de Manzoni. On vit ensuite paraître de lui : *Amour et Fidélité*, *le Chef des cent tribus* (1858); *la Guivre des Visconti* (1861); *Mémoires de Ugo Bassi*, *Dieu et l'homme* (1864, 2 vol.); *les Plombs de Venise* (1864); *le Dernier Pape* (1865, 2 vol.); *le Nazaréen* (1868, 2 vol.); *l'Amazone* (1869, 2 vol.); *la Vie romaine* (1870). Parmi ses pièces de théâtres, on cite comme les meilleures : *Sylvio Pellico ou les Carbonari*, *Daniel Manin*, *les Phases du mariage*, *la Force de la conscience*, *les Etudiants de Heidelberg*, *le Duel*, *Maîtres et Valets.* Dans ces derniers temps, M. L. Gualtieri s'est surtout occupé de spiritisme.

GUANAJUATITE s. f. (goua-na-jou-a-ti-te — rad. *Guanajuato*, nom de localité). Minér. Séléniure de bismuth avec un peu de soufre. Ce corps est gris de plomb, doué d'un éclat métallique et se présente en masses à grain fin, lamellaires et fibreuses; on l'a trouvé à Guanajuato (Mexique).

GUANALINE s. f. (goua-na-li-ne — rad. *guano*). Chim. Dérivé de l'éther éthylcarbonique de la guanidine représenté par la formule

$$C^5H^9Az^3O^2 \text{ ou } \begin{array}{l}AzH^2\\AzH\end{array}\!\!>\overset{\diagup H}{C}{-}Az{-}CO^2{-}C^2H^5,$$